

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Genèse de la société québécoise de Fernand Dumont, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.

par Alain-G. Gagnon

Revue québécoise de science politique, n° 25, 1994, p. 154-159.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040345ar>

DOI: 10.7202/040345ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Genèse de la société québécoise.

de Fernand Dumont, Montréal, Boréal, 1993, 393 pages.

Dans *Genèse de la société québécoise*, Fernand Dumont revient à sa plus grande préoccupation : celle de l'avenir du Québec. Pour ce faire, il se propose d'effectuer un retour sur l'histoire des idées au Québec. Plus tôt dans sa carrière, Fernand Dumont a ouvert des chantiers fort importants sans lesquels le présent ouvrage ne bénéficierait pas d'assises aussi solides. Qu'il s'agisse de ses travaux sur le développement des idéologies ou sur la culture, ou encore de ses études dans les champs de l'anthropologie et de la théologie, Fernand Dumont a continuellement retourné la terre dans le

Fernand Dumont a continuellement retourné la terre dans le but d'apporter un nouvel éclairage sur les origines de la société québécoise.

Avec *Genèse de la société québécoise*, Fernand Dumont poursuit une démarche d'autant plus novatrice qu'elle met en valeur à la fois une dimension archéologique (types d'institutions qui se superposent) et une dimension généalogique du savoir (traits culturels donnant un sens aux activités sociales et politiques des acteurs en présence).

Au cœur du questionnement qui anime l'ouvrage, on trouve une quête des fondements de l'identité québécoise. Dumont procède à une exploration serrée de la mémoire historique, des mythes et des légendes, de même que de la littérature qui incarnent les principaux points de repère de l'édification de la nation.

Ce faisant, l'auteur adopte une approche clairement pluridisciplinaire, mieux à même, lui semble-t-il, de suivre sa démarche. On lui donnera facilement raison : pour connaître les contours de l'identité, il ne faut pas hésiter à faire appel à une telle approche, sinon on risquerait de ne rendre compte que bien partiellement de phénomènes aussi larges que celui de la construction identitaire. Sortir des sentiers battus de la sociologie, sans ignorer les enseignements des grands maîtres dont les Durkheim et les Mauss, pour emprunter ceux de l'historiographie, de la littérature et, jusqu'à un certain point de la science politique, c'est la tâche que s'impose Fernand Dumont. Et il y réussit fort bien. L'utilisation qu'il fait de la production littéraire en particulier est fort ingénieuse en ce qu'elle rapproche les acteurs en transcendant les frontières et en leur faisant voir et apprécier les différences culturelles.

À la façon de Montesquieu, Dumont est d'avis que chaque peuple possède sa manière de penser, ses valeurs, ses particularités. La valorisation du spécifique ou, en d'autres mots, la construction de l'identité québécoise n'a de sens profond qu'en autant qu'il soit possible de la situer dans une mouvance plus large, qui fait appel à l'éthique politique et sociale, et qu'en autant qu'il soit possible d'y inscrire la construction d'un projet nationalitaire.

Cette étude de Dumont vient à point nommé. Elle nous amène à réaliser combien la présence parallèle du discours

canadien-anglais dominant et d'un contre-discours québécois permet non seulement de cerner les enjeux, mais surtout de voir comment le grand rêve canadien cherche à se construire sur les fondements de projets identitaires récents sans égards pour les antécédents historiques, sans égards pour les legs de l'histoire comme si l'identité canadienne, la nation canadienne est quelque chose que l'on peut imposer aux citoyens d'un pays.

Un des aspects importants qui vient différencier les identités québécoise et canadienne se situe au chapitre de l'ancrage de l'identité québécoise qui s'abreuve d'une vaste littérature et d'une histoire politique commune. En ce sens, la littérature ne fait pas seulement œuvre d'expression d'une culture en mouvement mais elle exprime aussi la continuité d'un acte de naissance qui s'accomplit quotidiennement. La littérature devient un exercice de création identitaire, la consécration d'une manière de penser (dans le sens où l'entendait Montesquieu) et la confirmation qu'une nation est à se constituer.

Il est utile de paraphraser Gaston Miron ici lorsqu'il déclare que les pays qui n'ont ni légendes ni mythes sont condamnés à disparaître. Il faut inscrire l'histoire de la nation et empêcher qu'à chaque fois qu'il y a dérapage, politique ou autre, on recommence continuellement sur de nouvelles bases sans prendre en compte la conscience historique qui vient donner un sens aux relations de pouvoir, aux rapports identitaires et à la manière de faire et de penser d'une nation.

Sans idéaliser le passé, Dumont croit préférable de le situer plutôt le plus objectivement possible dans sa trame historique si l'on désire en tirer des enseignements pour la construction du Québec à venir. Le Québec pourra assumer son avenir en autant qu'il aura su assumer son passé.

L'intérêt de l'ouvrage de Dumont tient dans ce qu'il remet fondamentalement en question le révisionnisme délirant d'une kyrielle d'historiens canadiens-anglais pour qui la politique est devenue le lieu privilégié pour régler les grands problèmes d'historiographie canadienne. Il importe de rappeler ici que chez les historiens les plus en vue à l'heure actuelle au Canada anglais, dont font partie les David Bercuson, Jack Granatstein, Robert Bothwell et Michael Bliss,

«la nation nouvelle», ainsi que le souhaitent les Pères de la Confédération (p. 208, 276, 327), évacuant tout le passé d'un seul trait de plume. Suite au rapatriement de l'Acte constitutionnel en 1982, ces mêmes historiens ont révisé l'acte de naissance de la fédération canadienne. Selon leurs dires, le Canada n'a de passé que son avenir. Ces divers actes de naissance, celui de 1867 ou encore celui de 1982, donnent l'impression que les Canadiens d'un accord commun coupent avec leur passé comme si cela était possible. Le temps a passé; le passé n'existe pas. Ce sont ces analyses révisionnistes qui donnent à la démarche de Dumont son vrai sens alors qu'elle souligne l'importance de ne pas tourner le dos aux commencements (p. 331) si l'on souhaite répondre aux défis actuels de la société québécoise.

Il est important de souligner, contrairement à ce que nous proposent les leaders et élites politiques canadiens, que la nation ne se construit pas uniquement autour d'arrangements politiques comme celui de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867 ou de l'Acte constitutionnel de 1982, même si ces derniers viennent inscrire une nouvelle réalité dont on ne peut ignorer les effets. Pour exister, la nation a besoin de points d'ancrage, d'une conscience historique. On ne peut présumer recommencer à zéro les assises d'un pays ou les fondements d'une nation à chaque fois qu'il y a des changements institutionnels. Il faut compter aussi avec les légendes et les mythes sur lesquels les charpentes sont édifiées et sans lesquels une nation ne saurait résister à l'érosion du temps. Sans ces mythes fondateurs, réels ou imaginés, une société fragmentée et dualiste comme l'est la société canadienne ne peut espérer trouver une solution à sa crise identitaire en poursuivant sa fuite vers l'avant. Il faudra bien qu'un jour soit pris le rendez-vous avec l'histoire.

Contrairement à ce que nous laissent croire plusieurs historiens au Canada anglais, Fernand Dumont nous rappelle qu'il n'y a pas de vieille et de nouvelle nation et qu'il serait illusoire de vouloir construire une nouvelle nation en délaissant ses origines comme voudraient le faire les Bercuson, Bliss, Bothwell, Granatstein et plusieurs autres lorsqu'ils cherchent à construire le Canada en niant au Québec son statut de

nation. Il est intéressant aussi de constater que les plus grands défenseurs de la nouvelle citoyenneté canadienne, celle de l'après 1982, se trouvent justement dans ce groupe d'historiens révisionnistes. Ils sont même disposés à faire fi de l'histoire afin de doter le Canada de nouvelles bases sans égard pour les précédentes comme si on pouvait en faire abstraction. À croire qu'il nous est loisible de reconnaître ou non que le Canada fut d'abord constitué par les autochtones et par les Canadiens de descendance française.

Fernand Dumont insiste tout au long de son étude sur la notion de continuité. Ce concept revêt une place de première importance dans la construction d'une nation et d'un pays. Cette continuité devrait être présente tant dans les institutions et la littérature que dans les relations de pouvoir. La continuité se veut un symbole d'enracinement et donne un sens profond à l'expérience de la communauté nationale qui est à se constituer. Faut de voir cette continuité inscrite dans les institutions en place, la nation originelle demeure une référence inaliénable et permet à l'imaginaire de construire le pays de l'intérieur en poursuivant la construction de la mémoire historique. Fernand Dumont insiste tout au long de sa démarche sur la place centrale qui revient à la mémoire. Elle est pour lui, un outil d'autodéfense et de construction de la nation imaginée.

L'établissement du rapport à la genèse auquel nous convie Fernand Dumont n'est pas sans avoir un sens profond. Il ne s'agit donc pas simplement d'identifier les marqueurs historiques de la société québécoise, mais bien de définir le sens véritable de l'expérience québécoise. Plusieurs auteurs inspirés par la postmodernité affirment qu'il faut casser, sinon tout simplement rejeter, ce rapport à l'origine puisqu'il ne saurait être porteur de possibilités nouvelles, qu'il ne ferait que reproduire les luttes d'antan et qu'il viendrait confirmer les différences existantes entre les communautés nationales plutôt que de chercher à les transcender. L'ouvrage de Fernand Dumont vient s'inscrire en faux devant ce type d'interprétation des relations de pouvoir en mettant l'accent sur la construction des identités, sur l'édification de la culture et sur la reconnaissance de la conscience historique comme moyen d'affirmation individuelle et collective. C'est dans ce

contexte plus global d'affirmation nationale qu'il importe donc de situer l'ensemble de l'œuvre de Fernand Dumont.

On peut avancer qu'à travers la *Genèse de la société québécoise*, Fernand Dumont vient inscrire la nation québécoise sur une trame historique qui n'est pas fictive et qui ne peut pas d'ailleurs se dérober devant l'importance de la conscience historique qui l'abreuve. La nation, tout comme l'identité, existe dès que des hommes et des femmes décident de l'inscrire dans le temps et dans l'espace. C'est ce qu'accomplit l'ouvrage de Fernand Dumont et tout comme il l'affirme pour l'historien François-Xavier Garneau : «Chez lui, le politique se mue en historien, l'engagement se déplace vers la mémoire» (p. 293).

Alain-G. Gagnon
Université McGill